Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers / Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged / Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing / Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- [ ] Only edition available / Seule édition disponible
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- [ ] Additional comments / Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages / Pages de couleur
- [ ] Pages damaged / Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached / Pages détachées
- [x] Showthrough / Transparence
- [x] Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

VOL II. No 51 MONTREAL, 20 SEPTEMBRE, 1879 1 CENT LE NUMERO

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an . . . . $ 0.50
Six mois 0.25
Un numéro . . . 10

L'abonnement est strictement payable d'avance.

CONDITIONS

ANNONCES

Première insertion, 1 ligne
Ins. subséquentes,

Remise libérale aux annonceurs à l'année.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

Le vrai peut qu'quefois n'être pas "vrai sans blague."—BOIS L'EAU

BUREAU, 8 Rue Ste. Therese. GODIN, MONDOU & Cie., Editeurs-Propriétaires.

FEUILLETON.

CROISILLES.

III

SUITE.

C'était de quoi vivre à peu près six mois avec quatre sous par jour. Il ne douta pas que ce ne fut assez et, rassuré sur le présent, il écrivit à Mlle. Godeau pour l'informer de ce qu'il avait fait; il se garda bien, dans sa lettre, de lui parler de sa détresse; il lui annonça, au contraire, qu'il avait entrepris une opération de commerce magnifique, dont les résultats étaient prochains et infaillibles; il lui expliqua comme quoi la "Fleurette," vaisseau en fer, de cent cinquante tonneaux portait dans la Baltique ses toiles et ses soiries: il la supplia de lui rester fidèle pendant un an se réservant de lui en demander davantage ensuite, et, pour sa part il lui jura un éternel amour.

Lorsque Mlle. Godeau reçut cette lettre, elle était au coin de son feu, et elle tenait à la main, en guise d'écran un de ces bulletins qu'on imprime dans les ports, qui marquent l'entrée et la sortie des navires et en même temps annoncent les désastres. Il ne lui était jamais arrivé, comme on peut penser, de prendre intérêt à ces sortes de choses, et elle n'avait jamais jeté les yeux sur une seule de ces feuilles. La lettre de Croisilles fut cause qu'elle lut le bulletin qu'elle tenait; le premier mot qui frappa ses yeux fut précisément le nom de la "Fleurette"; le navire avait échoué sur les côtes de France dans la nuit même qui avait suivi son départ. L'équipage s'était sauvé à grand peine, mais toutes les marchandises avaient été perdues.

Melle Godeau, à cette nouvelle, ne se souvint plus que Croisilles avait fait, devant elle, l'aveu de sa pauvreté; elle fut aussi désolée que s'il se fût agi d'un million; en un instant, l'horreur d'une tempête, les vents en furie, les cris des noyés, la ruine d'une homme qui l'aimait toute une scène de roman, se présentèrent à sa pensée; la bulletaint et la lettre lui tombèrent des mains: elle se leva dans un trouble extrême, et, le sein palpitant, les yeux prêts à pleurer, elle se promenait à grands pas, résolue à agir dans cette occasion, et se demandant ce qu'elle devait faire.

Il y a une justice à rendre à l'amour, c'est que plus les motifs qui le combattent sont forts, clairs, simples, irrécusables, en un mot, moins il a le sens commun, plus la passion s'irrite, et plus on aime; c'est une belle chose sous le ciel que cette déraison du cœur; nous ne vaudrions pas grand chose sans elle. Après s'être promenée dans sa chambre, sans oublier ni son cher évantail, ni coup d'œil à la glace en passant, Julie se laissa retomber dans sa bergère. Qui l'eût pu voir en ce moment eût joui d'un beau spectacle; ses yeux étincelaient, ses joues étaient en feu; elle poussa un long soupir et murmura avec une joie et une douleur délicieuse:

—Pauvre garçon! il s'est ruiné pour moi!

Indépendamment de la fortune qu'elle devait attendre de son père Mlle Godeau avait, à elle appartenant, le bien que sa mère lui avait laissé. Elle n'y avait jamais songé; en ce moment, pour la première fois de sa vie, elle se souvint qu'elle pouvait disposer de cinq cent mille francs. Cette pensée la fit sourire; un projet bizarre, hardi, tout féminin, presque aussi fou que Croisilles lui-même, lui traversa l'esprit; elle berça quelque temps son idée dans sa tête, puis se décida à l'exécuter.

Elle commença par s'enquérir si Croisilles n'avait pas quelque parent ou quelque ami; la femme de chambre fut mise en campagne. Tout bien examiné, on découvrit, au quatrième étage d'une vieille maison, une tante à demi perclue, qui ne bougeait jamais de son fauteuil, et qui n'était pas sortie depuis quatre ou cinq ans. Cette pauvre femme, fort âgée, semblait avoir été mise ou plutôt laissée au monde comme un échantillon des misères humaines. Aveugle, goutteuse, presque sourde, elle vivait seule dans un grenier; mais une gaiété plus forte que le malheur et la maladie la soutenait à quatre vingt ans et lui faisait encore aimer la vie; ses voisins ne passaient jamais devant sa porte sans entrer chez elle, et les airs surannés qu'elle fredonnait égayaient toutes les filles du quartier.

Ce fut chez cette respectable personne que Julie se fit conduire en secret. Elle se mit, pour cela dans tous ses atours; plumes, dentelles, rubans, diamants, rien ne fut épargné; elle voulait s'éduire; mais sa vraie beauté, en cette cir-

(Suite sur la quatrième page.)

CHAPLEAU ET DE BOUCHERVILLE FAISANT BRULER JOLY.

DE BOUCHERVILLE:—Voyons, ça doit être assez, il sent le roussi.
CHAPLEAU:—Encore un peu, tourne le sur le ventre.

LE CANARD

MONTRÉAL, 20 SEPTEMBRE 1879.

Avis de l'Administration.

Le prix de l'abonnement au "Canard" est de 50 centins par année (payable d'avance), et le prix à la douzaine, pour les agents, est de 8 centins, payables toutes les quatre semaines.

Les numéros non vendus, n'étant pas repris, les agents sont priés de ne demander que juste le nombre de copies qu'ils peuvent disposer.

Nous donnons vingt pour cent de commission à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Comme M. H. Berthelot n'est plus le rédacteur de notre journal, nous prsons nos abonnés de s'adresser, pour la rédaction comme pour l'administration, à

GODIN, MONDOU & Cie.,
No. 8 Rue Ste. Therese,
Montréal.

Epitre du Pere Louison au "Canard."

Québec, 15 Septembre 1879.

MON CHER CANARD,

Je regrette d'être cause que tu t'es fair dire des choses désagréables par deux parents, deux cousins germains. Ils nient cette parenté, mais il suffit de vous regarder pour voir que vous êtes de la même famille, la seule différenee consistant en ce qu'ils sont plus gras, ont beaucoup plus de plumes et moins d'esprit, quoique leurs ancêtres aient sauvé une fois le Capitole.

Comme je les connais bien, je te dirais les motifs qui les ont fait agir, si réellement je ne reconnaissais pas qu'il y a beaucoup de vrai dans ce qu'ils ont dit. D'abord ils admettent que j'ai de l'esprit, ils n'osent pas nier cette grande vérité, mais ils trouvent que je parle mal. Eh ben ! c'est vrai, je sais que je ne connais pas tous les "tarmes" de la grand' mère, que mon parolis n'est pas poli, vois-tu je n'ai pas été éduqué comme ces gros messieurs.

Maiso n oublie qu'à l'exception de quelques phrases je n'ai fait que répéter ce qu'ils disent ces gros messieurs, je ne parle pas beaucoup plus mal qu'eux. Et si on parle mal nous autres, le peuple, c'e sipas mal de leur faute.

Combien y en a-t-il, par exemple, parmi les députés et les conseillers législatifs qui parlent mieux que moi. Toutes les expressions dont je me suis servi, je les ai entendues dans la bouche des trois quarts des grosses gens. Ils n'ont pas besoin de faire tant les fiers et les scanadlisés. Dans tous les cas j'admets que je devrais faire mieux et montrer que même sans avoir reçu une bonne "inducation" on peut avoir un meilleur "parolis" que ces grosses gens qui ont étudié "l'estégraphe" pendant toute leur vie et en savent si peu long.

Tu vas voir, mon cher Canard, que non-seulement j'aurai plus d'esprit qu'eux, ce qu'ils admettent d'ailleurs, mais que je parlerai mieux, excepté quand je les ferai parler eux mêmes.

Par exemple, on n'exigera pas, lorsque je ferai parler quelques uns de mes amis du Conseil ou de la Chambre que je les fasse parler en tarmes comme Mercier ou Loranger. Tant mieux si mon exemple profite aux autres, si ma manière de parler engage les gros messieurs et le peuple à se corriger comme moi des mauvaises expressions dont je me suis servi.

J'ai entendu dire qu'il y avait autrefois une nation où pour dégouter les gens de la boisson on exposait sur les places publiques des ivrognes. Eh bien tant mieux si mes mauvaises expressions corrigent ceux qui s'en servent.

J'aurai rendu un grand service à bien du monde. Il y a à Québec des gens qui ne trouvent beau et bon que ce qu'ils font, ils font partie d'une société qu'on appelle "la société de l'adoration...ou de l'admiration perpétuelle." Ce sont des gens qui dinent ensemble et font leur éloge réciproquement et mutuellement; ce sont des ennemis du "Canard," je te ferai connaître leurs noms une autre fois.

En attendant, je dois te dire que ça chauffe ici parmi les gens qui font de la politique, si nos législateurs se donnaient autant de peine pour trouver les moyens d'améliorer le sort du peuple qu'ils s'en donnent pour garder ou prendre le pouvoir, ça irait mieux.

Comme tu le sais, les ouvriers n'ont presque pas eu d'ouvrage cet été et l'hiver arrive, tu peux te faire une idée de la misère qu'ils vont avoir. Heureusement qu'un grand nombre s'en vont prendre des terres dans la vallée du Lac St Jean. Il y a ici une societé de colonisation qui fait beaucoup de bien. Je connais de pauvres ouvriers qui ont mis leurs outils en gage ponr acheter du pain et qui ne peuvent plus les reprendre.

Les employés du gouvernement sont guère mieux; les subsides n'ayant pas été votés, ils sont obligés d'emprunter à droite et à gauche pour vivre, et de faire escompter leur salaire. Inutile de te dire que ne pouvant payer leurs boulangers, leurs propriétaires et leurs epiciers, tout cela n'améliore pas les affaires. Il n'y a que les prêteurs à la semaine et au mois qui profitent de la crise et engraissent pendant que les autres maigrissent.

Les affaires vont bien mal, tout le monde ici est découragé et on ne voit pas ce qui pourrait ramener les affaires. On aimerait mieux avoir un peu moins de politique et de discours et plus d'ouvrage, plus de pain. Je te donnerai des nouvelles politiques, ces jours-ci.

LE PERE LOUISON.

M. L. O. David qui promet enfin de finir l'histoire de 1838 a recommencé; il raconte, dans l'un des derniers numéros de "l'Opinion Publique," ce qui s'est passé à Caughnawaga et à la Tortue. Après avoir dit comment les patriotes firent prisonniers les bureaucrates de Chateauguay et s'emparèrent de leurs armes, il continue ainsi :

"Après avoir accompli la première partie de leur tâche, une quarantaine de patriotes, armés la plupart de bâtons et de piques, partirent pour Caughnawaga, autrement dit Sault Saint Louis. Arrivés près du village au lever du soleil, ils s'arrêtèrent dans un bois et cinq d'entre eux, les chefs, Cardinal, Duquette, Lepailleur et deux autres, allèrent en avant pour sonder le terrain et les dispositions des sauvages.

Pendant qu'ils essayaient de décider quelques uns des sauvages à leur prêter leurs armes, une femme étant allée près du bois, aperçut les patriotes et revint tout effaree, raconter aux chefs sauvages ce qu'elle avait vu. L'alarme fut donnée, les sauvages prirent leurs fusils, et les chefs décidèrent qu'après avoir employé la ruse pour attirer les patriotes dans le village, on les arrêterait.

Les Canadiens-français furent traités en cette circonstance par les sauvages, comme ils le sont souvent par ceux qui se disent leurs alliés et leurs obligés.

Cinq ou six sauvages envoyés en avant, sans armes, firent croire aux patriotes qu'ils pourraient peut-être s'entendre avec les chefs et les décidèrent à s'avancer. Lorsque les chefs qui attendaient à la tête d'une quarantaine d'hommes bien armés, virent les patriotes dans l'impossibilité de se défendre et de s'enfuir, ils donnèrent l'ordre de se jeter sur eux et de les désarmer. La résistance était inutile, la chose fut facile; les patriotes se laissèrent arrêter et conduire à Lachine, et de là à la prison de Montréal, d'où ils ne sortirent la plupart, que pour monter sur l'échafaud.

Les patriotes du comté de Laprairie ne furent pas plus heureux que ceux de Chateauguay et de Beauharnois. Ils avaient reçu ordre de se rendre des différentes paroisses du comté à St. Constant, pour de là aller prendre possession du village de Laprairie, de ses casernes et du bateau à vapeur qui faisait la traversée à Montréal. On leur avait assuré qu'un corps de troupes considérable venu des Etats-Unis, les attendait à la Tortue pour leur prêter main forte. Ils étaient commandés par Joseph Robert, de St. Edouard; Ambroise Sanguinet et Charles Sanguinet, de Saint Philippe; Pascal Pinsonnault, de Saint Edouard; Joseph Longtin, de St. Constant, et quelques autres. Leur expédition fut marquée par un évènement regrettable. Après avoir fait prisonniers, chemin faisant, tous les bureaucrates qu'ils trouvèrent, ils arrivèrent à la Tortue, chez M. David Vitty, où la plupart des bureaucrates de Saint Philippe et de Saint Constant étaient venus se réfugier avec l'intention imprudente de se battre au besoin. Aussi, lorsque les patriotes sommèrent M. Vitty de leur ouvrir la porte, au lieu de se rendre à cette injonction, il refusa obstinément et poussa même l'imprudence jusqu'à tirer, espérant sans doute les effrayer. Mais ce coup de fusil eut un résultat bien différent; les patriotes irrités entourèrent la maison, et tous ceux qui avaient des fusils tirèrent. M. Walker fut tué, M. Vitty blessé, la maison fut envahie et tous ceux qu'elle contenait faits prisonniers. Des témoins ont prétendu que les patriotes avaient tiré les premiers; mais il parait certain que le premier coup de fusil fut tiré de la maison de M. Vitty. North et Hood, qui étaient dans la maison, admirent ce fait devant la cour militaire.

Naturellement, cet incident déplorable fit sensation et souleva des flots d'indignation parmi la population anglaise, qui demanda vengence à grands cris Nous dirons ici, une fois pour toutes, que la mort du pauvre jeune Weir, à Saint Denis; celle de Chartrand, à Saint Jean et de Walker, à la Tortue, sont des actes regrettables; mais ce sont des faits isolés; en général, les patriotes ont montré une modération et une douceur qu'on trouve rarement chez des insurgés. Quand une population persécutée se lève pour revendiquer ses droits, elle montre rarement autant d'égards pour ceux qu'elle considère comme ses opresseurs. Il n'y a que des Canadiens-français pour faire des insurrections avec aussi peu de violence et de cruauté.

COUACS.

Il n'y a pas longtemps encore la mode des robes consistait à paraître comme des tonnes, à se promener en ballon, et on sait les accidents qui arrivaient lorsque le vent entrait dans ces inventions. Aujourd'hui la mode est tout le contraire; les femmes se mettent dans les espèces de fourreaux qui les font marcher comme des poules emfargées; elles sont si serrées de haut en bas qu'elles ne peuvent bouger et se pencher sans s'exposer a se fendre en quatre. L'autre jour sur la rue Ste. Catherine on entendit tout à coup un grand bruit, comme une explosion. On accourut et on s'aperçut que c'était une jeune fille qui etait la cause de ce tumulte. Elle avait voulu se pencher pour ramasser son mouchoir qui était tombé à terre, mais sa robe n'ayant pu résister à cet effort, s'était fendue de haut en bas en faisant autant de bruit qu'un pistolet qui éclate.

On parle de fonder un couvent où on enseignera surtout aux fil-

les à coudre, à tailler, à raccommoder, à laver, à repasser, à faire la soupe, où on fera en un mot des femmes capables d'élever une famille sans ruiner le père. Quel bonheur en réserve pour ceux qui se marieront dans une dizaine d'années !

On parle anssi d'avoir moins de colléges où on enseigne le grec, l'hébreux, le latin et toutes les langues dont on se servira peut-être après la mort pour parler avec les anciens qu'on rencontrera dans l'autre monde, et d'avoir plus de maisons d'éducation où on enseignera l'anglais, l'histoire, l'arithmétique, la géographie et les principales langues et les choses dont on a besoin pendant qu'on vit.

—

Taxe spéciale pour payer la dette de la province.

Sur toutes les servantes qui portent plus d'une verge de ruban sur leurs chapeaux.

Sur les jeunes gens qui gagnent quatre piastres par mois et s'achètent un chapeau de castor tous les ans.

Sur les étudiants qui n'ont pas les moyens de payer leurs cours et qui boivent une douzaine de bouteilles de bière par semaine.

Sur les juges qui n'ont pas la patience d'écouter les avocats et les avocats qui répètent plus de trois fois la même chose.

Sur les medecins qui soignent pour la colique un pauvre homme malade d'une bronchite.

—

Dans un cimetière, à quelques milles de Montréal, on lit l'épitaphe suivante : Décédée, à l'âge de 60 ans, Madame X... mère de quatorze enfants, après une vie virginale.

Ailleurs on remarque l'épitaphe suivante : Décédé, comme son père par accident, à l'âgé de dix ans, M. Alphonse G...

—

On nous communique la lettre suivante, trouvée la semaine dernière sur la rue Notre-Dame :

Mr. je vous écri quelque mot aux su gai d'un livre que je me rait tavoir conplait veux que vous fait venier vo livres de parie.

Je me rai ta voir li L'histoire du mon conplai cé ta dier L'histoire jénéraille an fransait et vous me diré le pri qué coute.

Je vous pri de me récri et de me dier comment que sa coute pour le fair venier par la patosfie.

comment que sa coutra le faire et le livre, tout an tout et écri moi aux sitot que vous zaré reseus ma lette écrivé mois

et mar quer moi le prix qui coutra Je vous an voi un popostem pour me ran voy une lette vous za tres cers comme ceoie

Israël Desoe
B C A Car Shop
Springfield Mass

Le 9 Septembre 1879.

Je seui
Israël Desoe
Springfield Mass

et vous me diré ci vous avez une géographie nouvell et di moi com sacoute Je vous samvoirre une nautre nouvelle pour lé fair venir et mêtant ge vous an voiré de lorjens par la postafise.

—

Une jeune fille de trente-cinq priait, il y a quelques jours, avec une grande ferveur dans l'église St. Jacques de Montréal. L'un de ses voisins, un farceur, était derrière elle et l'écoutait. La fille disait : Mon Dieu donnez-moi donc un mari il y a si longtemps que je vous en demande un, pourquoi ne m'exaucez-vous pas ?

—Parce que tu es trop mauvaise dit une voix, tu le ferais mourir.

—Je vous promets de me corriger, mon Dieu, de devenir bonne comme un ange.

—C'est bon, reprit la voix, on verra.

Inutile de dire que cette voix était celle du terrible voisin de la pauvre fille.

—

Le comble de la lâcheté. Faire comme le célèbre Plon Plon en recevant une tape et en entendant dire : plaçons (Plasson !) les témoins.

—

Vous ne pourriez pas me prêter cinq louis ?

—Oh ! je le pourrais, mais je ne voudrais pas !

—Croyez-vous donc que je ne voudrais pas vous les rendre ?

—Oh si ! vous le voudriez bien, mais vous ne pourriez pas !

—

Au palais de justice :

Le président (au prévenu).—Le tribunal vous condamne à six mois de prison.

Le prévenu.—Quelle chance !

—Pourquoi cette joie ?

—Parce que j'attendais justement des parents de province qui seraient venus m'ennuyer en s'installant chez moi.

—

Un rédacteur de journal reçut un jour la nécrologie suivante : A Montréal, le dix du mois courant, d'une maladie funèbre, Mademoiselle Rose B... à l'âge de quarante cinq ans ; c'était une vierge dans toute la force du mot.

—

Une dame fait venir tous les matins une "bonne femme" de la campagne pour lui apporter du lait.

La bonne femme lui sert depuis quelque temps un liquide très aquatique.

La dame se plaint.

—Oh ! réplique la paysanne, si vous saviez, madame, par ces chaleurs les vaches boivent tant !

—

La société est remplie de faillis dont les avocats et les syndics se disputent les miettes.

—

Le comble du désappointement pour une jeune fille : prendre un mari ivrogne et l'envoyer coucher à la police pour ne pas être massacrée. C'est pourtant ce qui est arrivé dernièrement.

—

Un joli mariage avait lieu, il y a quelques jours, aux Etats-Unis. Au moment où le marié passait l'anneau au doigt de la mariée, celle ci tomba la face sur les balustres. On accourut autour d'elle on chercha à la ranimer, tout fut inutile, elle était morte. Quelques jours après on conduisait à l'asile le pauvre jeune homme dont la raison n'avait pu supporter un pareil coup.

—

Mlle. de M... une femme du monde, causait en soirée avec un homme fort élégant :

—Que pensez vous de ma coiffure ? disait la dame.

—Heu ! heu ! fit en en connaisseur le gandin, elle ne s'harmonise pas aussi parfaitement que je le voudrais avec les teintes rosées de votre visage.

—Ah ! vous êtes difficile, monsieur.

—Que voulez vous, madame, je suis artiste avant tout !

—Ah ! vous peignez ?

—Oui, madame.

—Le genre ?

—Oh ! non,

—Le paysage ?

—Pas du tout.

—Alors la tête ?

—Précisément, madame, je suis coiffeur !

—

Un officier du 65e. bataillon de Carabiniers Mont-Royaux, fort bien vêtu et décoré, se présente l'autre jour au bureau de la télégraphie électrique de la rue St. François-Xavier, tenant à la main une lettre enveloppée et cachetée.

—Combien cela me coutera t-il pour envoyer cettre dépêche a Toronto.

—Quelle dépêche ?

—Mais cettre lettre, parbleu.

—Ouvrez votre lettre.

—Comment, que je l'ouvre ?

—Sans cela, comment voulez-vous que nous sachions combien elle contient de mots.

—Mais je n'entends pas que vous le sachiez...mais pas le moins du monde...oh ! vous ouvrez les lettres, ici ! ah ! vous voulez savoir ce qu'il y a dedans !...ce n'est pas la peine de prendre plus cher que la poste, alors.

Et l'officier remporta sa spirituelle missive.

—

Il s'agissait d'un monsieur dont la malpropreté est passée en proverbe.

Comment se fait-il qu'il ait les mains si sales ? demandait-on.

—C'est, répondit X..., qu'il a la très mauvaise habitude de se les porter à la figure.

—

Un caporal, commandant un poste, s'absente pour aller acheter du tabac. A son retour, il ne trouve plus que le factionnaire.

—Comment, farceur, vous n'êtes qu'un ?

—Oui, mon caporal nous ne sommes plus que moi.

Ah ! c'est comme ça ?...Eh bien ! tu iras à la salle de police, trois jours, pour t'apprendre à t'en aller quatre sur cink.

—

Un soldat ivre, qui s'était pris de querelle avec son caporal, finit par lui dire : "Tais-toi, tu n'est pas un homme.

—Je te pronverai le contraire, dit le caporal.

—Jamais, reprend le soldat, c'est impossible ; écoute le major quand il commande la garde, le matin à la parade, ne dit-il pas toujours :

"Pour tel poste, six hommes et un caporal ?" Tu vois bien que les caporaux ne sont pas des hommes.

—

M. X.. a une cave des mieux meublées et à laquelle il rend religieusement tous les honneurs qui lui sont dus, lorsqu'il est en bonne santé.

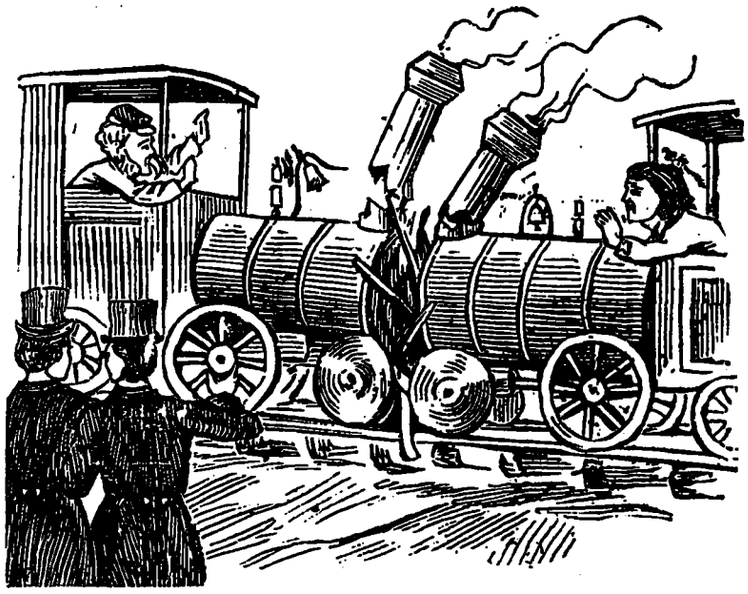
Mais il est tres malade en ce moment, et l'autre jour, au milieu d'une crise des plus graves :

Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il avec onction, prenez moi si vous voulez ! mais laisez moi ma cave !

—

"Encore un cas de fièvre jaune !" s'est écriée Mme. Jones, l'autre jour, en surprenant son mari qui embrassait la mulâtresse qui fait la cuisine.

—



LA COALITION.

HON DOSTALER :—Qu'est-qu'ils vont donc faire là ? Ils vont se tuer.

HON. PRUDHOMME : - Je vous disais l'autre jour que c'était une collision qu'ils voulaient faire.

constance, fut le caprice qui l'entraînait. Elle monta l'escalier raide et obscur qui menait chez la bonne dame, et après le salut le plus gracieux, elle parla à peu près ainsi :

—Vous avez, Madame, un neveu nommé Croisilles, qui m'aime et qui a demandé ma main ; je l'aime aussi et voudrais l'épouser mais mon père, M. Godeau, fermier-général en cette ville, refuse de nous marier, parceque votre neveu n'est pas riche. Je ne voudrais pour rien au monde être l'occasion d'un scandale, ni causer de la peine à personne ; je ne saurais donc avoir la pensée de disposer de moi sans le consentement de ma famille. Je viens vous demander une grâce que je vous supplie de m'accorder; il faudrait que vous vinssiez vous-même proposer ce mariage à mon père. J'ai grâce à Dieu, une petite fortune qui est toute à votre service ; vous prendrez quand il vous plaira, cinq cent mille francs chez mon notaire ; vous direz que cette somme appartient à votre neveu et elle lui appartient en effet ; ce n'est point un présent que je veux lui faire, c'est une dette que je lui paie, car je suis cause de la ruine de Croisilles, et il est juste que je la répare. Mon père ne cèdera pas aisément ; il faudra que vous insistiez et que vous ayez un peu de courage ; je n'en manquerai pas de mon côté. Comme personne au monde, excepté moi, n'a de droit sur la somme dont je vous parle, personne ne le saura jamais. Vous n'êtes pas très riche non plus, je le sais et vous pouvez craindre qu'on s'étonne de vous voir doter ainsi votre neveu ; mais songez que mon père ne vous connait pas, que vous vous montrez fort peu par la ville, et par conséquent il vous sera facile de feindre que vous arrivez de quelque voyage. Cette démarche vous coutera sans doute, il faudra quitter votre fauteuil et prendre un peu de peines; mais vous ferez deux heureux. Madame, et, si vous avez jamais connu l'amour, j'espère que vous ne me refuserez pas.

La bonne dame, pendant ce discours, avait été tour à tour surprise, inquietè, attendrie et charmée, Le dernier mot la persuada.

—Oui. mon enfant, répeta-t elle plusieurs fois, je sais ce que c'est !

En parlant ainsi, elle fit un effort pour se lever ; ses jambes affaiblies la soutenaient à peine ; Julie s'avança rapidement, et lui tendit la main pour l'aider ; par un mouvement presque involontaire, elles se trouvèrent en un instant dans les bras l'une de l'autre. Le traité fut aussitôt conclu ; un cordial baiser le scella d'avance, et toutes les confidences nécessaires s'ensuivirent sans peine.

Toutes les explications étant faites, la bonne dame tira de son armoire une venérable robe de taffetas qui avait été sa robe de noce. Ce meuble antique n'avait pas moins de cinquante ans ; mais pas une tache pas un grain de poussière ne l'avait défloré ; Julie en fut dans l'admiration. On envoya chercher un carosse de louage, le plus beau qui fût dans toute la ville. La bonne dame prépara le discours qu'elle devait tenir à M. Godeau ; Julie lui apprit de quelle façon il fallait toucher le cœur de son père et n'hésita pas à avouer que la vanité était son côté vulnérable.

—Si vous pouviez imaginer, dit-elle, un moyen de flatter ce penchant, nous aurions partie gagnée,

La bonne dame réflechit profondement, acheva sa toilette sans mot dire, serre la main de sa future nièce, et monta en voiture. Elle arriva bientôt à l'hôtel Godeau ; là, elle se redressa si bien, en entrant, qu'elle semblait rajeunie de dix ans. Elle traversa majestueusement le salon où était tombé le bouquet de Julie, et quand la porte du boudoir s'ouvrit, elle dit d'une voix ferme au laquais qui la précédait :

—Annoncez la baronne douairière de Croisilles.

Ce mot décida du bonheur des deux amanats. M. Godeau en fut ébloui. Bien que les cinq cent mille francs lui semblassent peu de chose, il consentit à tout pour faire de sa fille une baronne, et elle le fut ; qui eût osé lui en contester le titre ? A mon avis, elle l'avait bien gagné.

ALFRED DE MUSSET.

Aux grandes courses qui doivent avoir lieu les 7, 8 et 9 octobre prochain, au Parc Lépine, $1450 seront offertes en prix. Ce sera les plus belles courses de la saison.

Le "Canard" recommande d'une manière toute particulière la maison J. E. Lareau & Cie., Nos. 39 & 41 rue St. Paul, pour la qualité supérieure de ses huitres. Tous ceux qui ont eu l'avantage d'être fourni d'huitres par cette maison, n'ont qu'une voix pour la louanger. Il faut dire aussi que M. Lareau, qui se livre depuis plusieurs années à ce commerce, en a fait une spécialité. On trouvera au magasin de M. Lareau toutes sortes d'huitres : Malpec, Bouctouche, St. Cimon, Caraquettes, etc., toutes choisies à la main et de première qualité. Que les amateurs en profitent.

Le père Louison a donné une fête aux huitres à ses amis, hier, au restaurant de F. X. Sauviat, 94, rue du Pont, Québec. Il a été enchanté de la manière dont M. Sauviat fait les choses : huitres rôties, huitres en soupe, huitres en écailles, etc. le tout arrosé d'un excellent petit vin ; enfin rien ne manquait. Les amis du père Louison ne finissaient plus de le remercier d'avoir eu la bonne idée de les conduire dans un restaurant si bien tenu.

Si vous voulez avoir un bon portrait, allez à l'atelier de M. Ludger Côté, 184, rue Wolfe, Montréal. M. Côté donne toujours satisfaction aux personnes qui posent chez lui. Ses prix sont réduits.

Le père Louison, le correspondant du "Canard," étant en visite à Montréal, a été se chausser au magasin de chaussures à bon marché de Papin et Corbeil, 645, Rue Ste. Catherine, porte voisine de A. Pilon et Cie. Le bonhomme a été si satisfait de son emplète, qu'il nous prie de conseiller à nos lecteurs d'encourager ce magasin populaire, où ils trouveront toutes sortes de chaussures bien finies et à bas prix.

Le Restaurant Lafayette, rue Claude, près de la rue Notre-Dame, a été remis à neuf par M. Moussette ; il ne reste rien à désirer. Liqueurs fines, vins de cru, cigares de choix, etc., etc., rien de commun, tout est de première qualité. M. Moussette veut tenir son restaurant avec le "chic américain," poli et courtois avec tous ses clients.

On trouvera au "Figaro," 423, 425 et 427, rue Craig, des huitres apprêtées de toutes les manières, rôties, en soupe, etc. aussi en écaille, à la douzaine, à la mesure et au baril. Lunch froid servi à toute heure. Liqueurs fines, Vins des meilleurs crus et Cigares des premières marques. Le "Figaro" est l'un des restaurants les mieux tenus de Montréal.

Le "Canard," accompagné du père Louison, a été faire une visite à la manufacture de cigares de M. J. V. Racette, No. 70, rue Notre-Dame. Le père Louison, qui est un vieux connaisseur, assure que les cigares manufacturés par M. Racette sont supérieurs aux cigares importés. Que les marchands de tabac s'assurent par eux-mêmes de l'excellence de ces cigares, en allant faire une visite à la manufacture de M. Racette, 70, rue Notre-Dame.

Toutes les familles de la partie Est de Montréal encouragent MM. St. Germain & Boissy, coin des rues Dorchester et Amherst, parce que c'est à cette étal qu'elles se procurent les meilleures viandes et légumes, à plus bas prix que partout ailleurs. Si quelqu'un en doute, qu'il fasse une visite à cet établissement et il sera convaincu.

Les amateurs de bonnes huitres ne devront pas oublier de faire une visite à M. C. Fournier, qui reçoit tous les jours, comme les années passées, les plus belles et les meilleures huitres qui s'importent à Montréal.

DEMANDEZ LE BAUME MÉDICAL DU NORD,

Remède pur sans poivre rouge contre Choléra, la Diarrhée, Dyssenterie. Rhumes, Mal de Tête, Mal d'Oreilles, Mal de Gorge, Coliques, Crampes. Vents d'Estomac, Maladies nerveuses, Douleurs internes et externes, et infaillible dans les plaies.

A vendre partout.

Dépot principal, No. 126 rue Amherst Montréal.

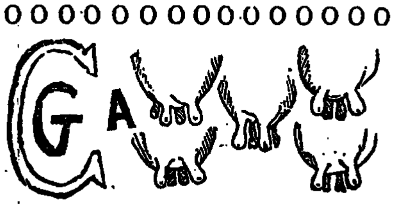
Solution du dernier Problème.

24 jours.

REBUS No. 85.

O O O O O O O O O O O O O O O O O

O O O O O O O O O O O O O O O O O



Explication du rébus No. 84.

Aide toi et Dieu t'aidera.

HUITRES! HUITRES!!

Huitres Bouctouche, Malpec, Saint Cimon, Caraquettes, etc., reçues tous les jours par le chemin de fer Intercolonial, à vendre à bas prix

S'adresser à

M. C. FOURNIER,
Quai du Richelieu,
Ou à
M. EUGENE BENOIT,
Marchand de Provisions, No. 193, Rue des Commissaires.

Mlle. LEDA PATOINE

Désire obtenir une situation comme

CUISINIERE

Ou pour se rendre généralement utile dans une famille:

S'adresser au

No. 3, Rue McMAHON,
Haute Ville, Québec.

Orgue a Vendre.

M. Ernest Desmarais, 246, rue Wolfe, offre en vente un magnifique ORGUE, qu'il a manufacturé lui-même.

Conditions très faciles.

J. E. Lareau & Cie.

MARCHANDS DE PROVISIONS

Nos. 39 et 41, Rue St. Paul,

On trouvera à cet établissement toutes sortes

D'HUITRES

De première qualité,

FOIN, PAILLE, POIS, Avoine, Etc., Etc.

A Très-Bas Prix.

Une visite est sollicitée.

CHS. LATOUR,

MARCHAND TAILLEUR

706, Rue Ste. Catherine,

Coin de la rue St. Christophe.

M. Latour ayant transporté son atelier à l'adresse ci-dessus, et ses dépenses étant considérablement réduites, il en donnera le bénéfice à ses pratiques, en réduisant ses prix de 25 pour cent. M. Latour a reçu de Londres des mesures qui garantissent la coupe.

RESTAURANT AUX HUITRES

DE

F. X. SAUVIAT,

No. 94, Rue du Pont, St. Roch,

QUEBEC.

HUITRES SALEES, d'en bas,

Servies de toutes manières, sur l'écaille, en assiettes, en soupe, en *stew* et au cent.

Pâtés au mouton, aux pommes, Sandwichs, Homards, Sardines, etc.

Les premières huitres de la saison sont servies à son Restaurant à la satisfaction de tous les gourmets.

AUSSI

Liqueurs des meilleures qualités, Vins choisis et Cigares de la Havane, aux prix les plus réduits.

F. X. SAUVIAT,
Restaurateur.

LAIT PUR ET PROPRE.

Les personnes qui désirent se procurer cet article, voudront bien donner leur adresse aux agences ci-dessous.

MM. GRAVEL & FRERES, coin des rues Craig et St. Laurent, LAVIOLETTE & NELSON, 215 rue Notre-Dame, PARE, 32 Côte St. Lambert, ou directement à

L. N. F. ROY,
Sault-au-Récollet.

MUSIQUE NOUVELLE

(*Les Succès de Salons.*)

Amours et Fleurs.—Romance..... $0.40.
Violette.—Romance.................. 40.
(Composée par Calixa Lavallée.)
Publiées par

ERNEST LAVIGNE,
Editeur de Musique, 237 *Notre-Dame*.